

Il était payé pour les visiter en qualité de médecin du corps, il faisait régulièrement sa visite journalière ; que pouvait-on désirer de plus ? C'est vrai ; on en pouvait strictement rien exiger de plus de lui ; mais si son âme dure eut eu une ombre de compassion, il eut pu faire beaucoup, car son autorité était grande dans cette institution. Tous les employés, depuis le chef jusqu'au dernier des gardiens lui devaient leur situation ; il n'avait qu'à le vouloir pour les faire destituer, et ils le savaient bien.

Chaque fois que le docteur Rivard visitait l'hospice, c'est-à-dire tous les jours, sa figure sévère annonçait que c'était pour lui un devoir importun. Or le portier de l'hospice fut bien surpris, le 21 octobre, jour où monsieur Pluchon avait remis la petite cassette au docteur Rivard, de voir arriver ce dernier, vers onze heures du matin, la figure presque souriante. “ Le docteur, se dit le portier, a fait quelque bonne œuvre ce matin ; il n'est content que lorsqu'il a rempli quelque mission de charité ; c'est drôle cependant que pour un si saint homme, il ne fasse rien pour ses pauvres insensés. Peut-être est-ce au fond le meilleur traitement, il faut bien le croire, puisqu'il n'en veut pas d'autre. Mais il me semble tout de même, qu'il n'y en a guère qui y gagnent à son traitement ; et bien peu sortent d'ici, une fois entrés, excepté que ce ne soit pour aller au cimetière ” ! Le portier avait à peine terminé son monologue, que le docteur Rivard entra.

— “ Bonjour, monsieur le portier.

Le portier fut si étonné d'entendre le docteur Rivard lui souhaiter le bonjour, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le jour de l'an dernier, qu'il resta tout ébahi, la bouche ouverte.

— “ Eh ! qu'avez-vous donc, mon brave monsieur Jérémie ? lui dit le docteur, en lui frappant familièrement sur l'épaule.

— Mais rien, monsieur le docteur.

— Allons, c'est bon. Et comment va ce pauvre enfant, le petit Jérôme ?

— Je n'en sais rien, docteur, je ne l'ai pas vu depuis une semaine ; voulez-vous que j'aille le chercher ?

— Non, ce n'est pas la peine. Je vais aller le voir. C'est un bon enfant celui-là ; depuis longtemps je m'intéresse à lui. A propos, mon cher monsieur Jérémie, j'ai oublié mon livre de prescriptions à la maison, faites-moi donc le plaisir de l'aller chercher, la vieille Marie vous le donnera. Tenez, voici pour boire un petit coup à ma santé. Allez mon cher. Je vais appeler un des gardiens pour rester au parloir durant votre absence.

— Merci, monsieur le docteur ; je ne serai pas longtemps, dans dix minutes je serai de retour.”

Et Jérémie partit sans s'occuper de qui garderait son parloir. Le docteur savait bien qu'il serait au moins une bonne demi-heure avant de revenir ; c'est tout ce qu'il voulait. Quand Jérémie fut hors de vue, le docteur tourna la clef de la porte d'entrée, ainsi que de celle qui communiquait du parloir à l'intérieur du logis. Le docteur prit l'index des régis-

tres, où on entrait les noms des aliénés, et il lut : “ Jérôme, folio 4, page 147 ”. Il ouvrit le folio 4, tout couvert de poussière, et il lut à la page 147 : “ Jérôme — orphelin, parents inconnus, abandonné “ sur la levée au bas du couvent des Ursulines ; âgé “ de — amené à cet Hospice, le 5 avril 1826, par une “ femme se nommant Coco-Letard ; deux vieux “ livres ont été remis par la femme disant qu'ils “ appartenaient à l'enfant ; je les ai attachés d'une “ ficelle et étiquetés No 278. Ils sont dans la chambre “ aux étiquettes. Signé, P. Asselin, P. H. A.”.

Le Dr Rivard vit avec satisfaction qu'il n'y avait pas de notes à la marge. Il remit avec précaution l'index et le registre à leur place, après en avoir pris un extrait. Il passa dans la chambre aux *étiquettes*, dont la porte donnait dans le parloir ; la clef était à la serrure. Une foule de paquets de toutes sortes, de toutes grosseurs, de toutes façons, étaient rangés avec ordre sur des tablettes, ayant leurs étiquettes en dehors. Le Dr Rivard n'eut pas de difficulté à découvrir le No 278 ; il détacha la ficelle et ouvrit les deux bouquins, dont les premières feuilles étaient déchirées ; mais il importait fort peu au docteur de savoir le titre des livres, ce qui lui importait c'était de pouvoir glisser un papier dans l'un d'eux, de les rattacher avec la ficelle et de les remettre en leur lieu et place, sans en avoir secoué la poussière et sans avoir été aperçu ; tout réussit au docteur, comme il le désirait. Après avoir fermé la porte de la chambre aux étiquettes, il alla ouvrir celles qu'il avait fermées, et sonna un des gardiens. Il en arriva bientôt un, auquel le docteur recommanda de garder le parloir durant l'absence de Jérémie ; puis il entra dans l'intérieur de l'hospice, et monta droit à la chambre qui lui était réservée ; après quoi, il donna l'ordre qu'on lui amena le petit “ Jérôme ”, en recommandant de le traiter avec douceur.

Jérôme, en apprenant que le docteur le faisait demander à sa chambre, se mit à trembler de tous ses membres et à jeter des cris. Le gardien fit tout ce qu'il put pour l'apaiser, et ce ne fut que lorsqu'il lui eut assuré que le docteur voulait lui donner du sucre candi, que Jérôme se décida à le suivre.

— “ Il va me donner du sucre candi ! Va-t-il m'en donner bien gros ?

— Oh ! oui, bien gros.

— Bien gros... hi ! hi ! hi ! et le pauvre petit malheureux se mit à rire d'un rire qui faisait peine à entendre. En entrant dans la chambre du docteur Rivard, il courut à lui en criant : sucre candi ! sucre candi ! Le docteur, qui connaissait l'excessive passion du petit malheureux pour les sucreries, avait apporté un cornet de dragées qu'il lui donna, après l'avoir affectueusement caressé et lui avoir dit quelques paroles de consolation. Jérôme, peut-être plus étonné des marques d'affection que lui avait données le docteur qu'il n'était joyeux d'avoir des sucreries, regarda le docteur avec ses grands yeux vitrés, puis il regarda son cornet de dragées, puis le remettant au docteur :